



Le mythique stade du Maracanã à Rio de Janeiro a été construit dans les années 1950. D'une capacité de 79 000 places, il a été rénové pour accueillir les matches de la Coupe du monde. FELIPE DANA/AP

La double métamorphose de Rio



Ici, la routine n'a pas été seulement bousculée par la Coupe du monde, comme dans les onze autres villes brésiliennes choisies pour cet événement : dans deux ans, Rio, surnommée la « ville merveilleuse », accueillera les Jeux olympiques. Malin et opportuniste, le maire Eduardo Paes a décidé de faire des deux événements sportifs le catalyseur de la transformation de la métropole, profitant d'une conjoncture politique unique. Pour la première fois depuis deux décennies, les trois niveaux de pouvoir, le fédéral à Brasilia, l'État régional et la municipalité, sont alignés politiquement. « D'un coup, le discours et l'imaginaire ont changé, et l'espoir, qui semblait avoir disparu, revient », souligne Miguel Lago, l'un des créateurs de « Meu Rio », une association qui prône la participation populaire à la gestion de la ville. Il suffit de regarder les comptes Facebook de ses habitants, les Cariocas, pour s'en convaincre : tous les jours, ils postent une photo de leur ville, dont ils retombent amoureux à mesure qu'elle se métamorphose.

Aucun quartier n'est épargné. Dans les rues d'Ipanema et Leblon, la rue tremble sous les à-coups du tatouage, un gigantesque mangeur de roche importé d'Allemagne et qui creuse le sous-sol le long de la plage pour amener le métro vers la zone Ouest, à Barra da Tijuca, le nouveau quartier qui se veut un Miami carioca. À la surface, trois voies de bus express sont en train d'émerger, pour relier notamment l'aéroport international au reste de l'agglomération.

Mais c'est surtout dans le centre-ville que les changements se bousculent. Il y a un siècle, c'est ici que déambulaient les couples de bonnes familles, les hommes en vestes de lin et chemises anglaises, les femmes avec des toilettes et chapeaux inspirés de la mode parisienne. « Avec la zone nord de Rio, le centre est le quartier qui a le plus souffert du déplacement de la capitale », analyse Sergio Ferreira, économiste spécialiste de la ville à la banque publique BNDES. En allant s'installer à Brasilia, le pouvoir fédéral a accéléré un processus de désindustrialisation déjà sensible. L'explosion de la violence, avec le partage du territoire entre trois gangs de narcotrafiquants, une police violente, souvent corrompue, et des milices paramilitaires, a fait le reste.

Dans le centre-ville, les immeubles Belle Époque sont toujours debout, mais à l'abandon, les vitres cassées. Les palais qui ont autrefois accueilli l'empereur portugais à son installation au Brésil sont invisibles, noyés dans la jungle urbaine. On en oublie même la mer, cachée par un viaduc construit à l'époque de la junte militaire et ce port, longtemps le premier du Brésil. C'est la destruction du viaduc qui signe, aux yeux des Cariocas, la transformation du centre. « Cette barre de béton est l'une des responsables de la dégradation du quartier », explique Daniel Lima, gérant du développement économique et social de l'opération urbaine dans le centre, intitulée « Porto Maravilha », le « port merveilleux ». « Elle a coupé le cœur de la ville de sa baie, caché les beaux immeubles et les bâtiments historiques, aggravé l'insécurité et la ségrégation tout comme la priorité à la voiture », poursuit-il.

Il faudra attendre décembre pour que tout le viaduc ait disparu mais, déjà, la chute des premiers pans

Avec la Coupe du monde et les Jeux olympiques dans deux ans, Rio de Janeiro est en plein chantier. Sous le Pain de sucre et le Christ rédempteur, aucun quartier n'est épargné. Au milieu des embouteillages et des marteaux-piqueurs, les habitants tentent de s'approprier leur nouvelle « ville merveilleuse ».



Ce qui arrive dans le centre-ville, c'est le même processus qu'au stade du Maracanã : tout neuf, tout beau, inaccessible aux classes populaires

CHRISTOPHER GAFFNEY, GÉOGRAPHE À L'UNIVERSITÉ FÉDÉRALE FLUMINENSE

révèle une autre réalité, alors qu'en sous-sol la construction du plus grand tunnel du Brésil devrait récupérer le flux des voitures. La métamorphose ne s'arrête pas là, l'opération urbaine recouvrant plus de 5 millions de mètres carrés. « La mairie a réussi à contourner le sempiternel problème de fonds en créant un modèle de financement original pour revitaliser cette zone », note Julia Michaels, transformée, grâce à son blog Rio Real, en spécialiste de la ville. Le « Porto Maravilha » est un partenariat public-privé, qui cède aux investisseurs le droit de construire des tours allant jusqu'à 50 étages avec, en contrepartie, l'obligation de moderniser l'assainissement et le système de télécommunication, planter 15 000 arbres, et doubler les routes de pistes cyclables. Parrainé par une banque locale, un système équivalent au Vélizy parisien est en pleine expansion. « L'objectif est de compliquer la vie des automobilistes pour qu'ils préfèrent le transport public », explique Daniel Lima. Une gigantesque promenade va relier les deux principales places de la ville, et un tramway devrait, d'ici à 2016, circuler entre les principaux monuments historiques du centre, et les relier au métro et aux trains de banlieue.

« Une nouvelle politique de sécurité »

Les docks, le long des ports, seront en partie ouverts au public, et rénovés pour accueillir les centaines de milliers de touristes pour lesquels Rio de Janeiro est une étape d'un long voyage en croisière. « Avant, ils courraient vers les plages de Copacabana et Ipanema, maintenant, ils pourront rester sur place, consommer, et profiter de l'offre culturelle », vante Daniel Lima. À commencer par le Musée de la ville de Rio, le MAR, inauguré l'année dernière. De sa terrasse, qui surplombe le port, apparaît la structure en béton du « Musée de demain », signé par l'architecte espagnol Santiago Calatrava. Érigé sur une avancée se jetant dans la baie de Guanabara, il devrait ouvrir au public à la veille des Jeux olympiques.

« Tout ce processus de revitalisation de la ville n'est possible que grâce à une nouvelle politique de sécurité », souligne Sergio Ferreira. Le gouvernement a mis sur pied des « unités de police pacificatrices », les UPP. Ces commissariats de proximité, installés au cœur des favelas, n'avaient pas pour vocation d'expulser le narcotrafic, mais au moins d'en finir avec le contrôle du territoire par des gangs surarmés. Implantées il y a cinq ans, les UPP ont connu un réel succès, avec la réduction de 26,5 % du nombre d'assassinats l'année dernière. Elles sont toutefois très critiquées, pour l'autoritarisme de ses policiers – quand il ne s'agit que de la torture, la disparition et l'exécution d'éventuels suspects – et pour leur concentration dans les quartiers riches et touristiques.

Dans le centre-ville comme dans les favelas, tout le monde en débat. « Au nom de l'amélioration de la sécurité, on militarise le quotidien, et on criminalise de plus en plus la pauvreté et le travail informel », dénonce Christopher Gaffney, géographe à l'université fédérale Fluminense. Il cite les vendeurs ambulants

violemment déplacés, les sans domicile fixe ramassés et placés de force dans des abris, et les familles sommées de quitter leurs maisons promises à la destruction. La spéculation immobilière entraînée par l'opération « Porto Maravilha » pousse en effet les investisseurs à regarder d'un autre oeil des pans de ville qu'ils ignoraient, comme la favela de la Providência, la plus ancienne du pays. Hier, c'était, aux yeux de l'élite, un repaire de bandits dangereux. Mais son positionnement au sommet d'une des rares collines n'ayant pas été rasées dans le centre en fait l'un des points de vue les plus spectaculaires de la ville. « Le problème n'est pas de déplacer les personnes, mais pourquoi, et comment on le fait », pointe Renata Nader, qui a coordonné une campagne contre les déplacements forcés dans l'antenne locale d'Amnesty International. Depuis cinquante ans, la même histoire se répète à Rio de Janeiro, « on déracine les personnes en leur disant qu'ils sont sur une voie express, que le terrain risque de s'effondrer, on leur donne parfois moins d'un mois pour partir, et avec des compensations souvent ridicules », poursuit-elle. Quelques années plus tard, le terrain jugé dangereux a finalement fait place à un élégant immeuble pour familles à hauts revenus.

« Ce qui arrive dans le centre-ville, c'est le même processus qu'au stade du Maracanã : tout neuf, tout beau, inaccessible aux classes populaires », ajoute Christopher Gaffney. Pour lui, Rio de Janeiro se transforme, mais l'inclusion sociale n'est pas une priorité. « Au contraire, on a opté pour un modèle de cité-spectacle, ce n'est pas une ville pour être vécue, mais pour être vendue », assène-t-il.

De fait, la transformation de la ville a un coût : l'envolée des prix des loyers, de 118 % entre 2009 et 2014. Les ménages cariocas consacrent désormais entre 40 et 50 % de leur revenu au logement. Une étude de l'économiste Valeria Pero, professeur à l'université fédérale de Rio de Janeiro démontre qu'au moment où les inégalités ont été fortement réduites dans tout le pays le phénomène est pratiquement inexistant dans la « Ville merveilleuse ».

« Le moins qu'on puisse dire, c'est que si les politiques sociales existent, elles ne sont pas efficaces », reconnaît Miguel Lago. Pour le jeune homme, le déficit démocratique dans la prise de décision aggrave la situation. « Porto Maravilha va transformer de fond en comble le centre, mais à aucun moment les usagers n'ont été consultés, la mairie a sorti le projet de son chapeau, sans la moindre transparence », ajoute-t-il. Il critique notamment le fait que l'opération urbaine prévoit très peu de logements subventionnés, source de mixité sociale, et le choix de transports coûteux allant vers la zone ouest, la moins peuplée, aux dépens du nord, la plus dense. « On dirait que le projet du maire, c'est de faire de Rio une nouvelle Los Angeles, sans se rendre compte que Los Angeles rêve aujourd'hui de retrouver la densité de New York », ironise-t-il.

Comme dans le reste du Brésil, l'euphorie est en partie retombée à Rio de Janeiro, et l'approche des Jeux olympiques est devenue source d'appréhension. « Il est trop tôt pour savoir quelle ville émergera en 2016, mais il faut se souvenir de comment était Rio il y a cinq ans », nuance Julia Michaels. Elle rappelle qu'il suffisait de hâler le chauffeur de bus pour monter à bord, « comme dans un village », mais aussi que les entreprises préféraient São Paulo et que les balles perdues étaient fréquentes. « Et puis, ajoute-t-elle, il y a une autre transformation : la population a compris qu'elle avait des droits, et sort dans la rue pour le revendiquer, c'est une chance unique. » ■

